

UNE FAMEUSE PIPE



Madame Ronchon. — Vraiment, mon ami, vous êtes insupportable avec votre vieille pipe. Vous auriez bien mieux fait de la laisser à la maison.
Monsieur Ronchon — Bien, mon bébé rose. Tiens ! Je la place dans son étui. Es-tu contente ?

DANS TES MAINS

Dans le calice merveilleux
Que font ces délicates choses :
Tes mains aux contours gracieux,
Tes doigts aux ongles roses,
J'ai déposé, naïf encor !
Mon cœur parfumé de jeunesse,
Et j'ai confié ce trésor
Aux soins jaloux de ta tendresse.

Je croyais que tes doigts pieux
Rendraient plus douce leur étreinte,
Que mon trésor, là, sous tes yeux,
N'aurait à craindre nulle atteinte.
Hélas ! ce sont tes blanches mains
Que ton caprice fit parjures ;
Mon cœur, en tes doigts inhumains,
Dut saigner par mille blessures.

Mais que t'importe ?... En ma douleur
Je n'eus pour toi point d'anathème,
Car aux souffrances de mon cœur
Je reconnus combien je t'aime.
Aussi, comme aux jours d'autrefois,
J'adore tes petits doigts roses,
Tes mains dont je subis les lois,
Tes mains, ces délicates choses !

ANTONIN LUGNIER.

LA VIEILLE PECHEUSE

Son visage ridé à la couleur sombre du varech. Ses yeux gris comme la mer regardent devant eux à l'infini. Ses mains se sont recroquevillées en pinces de crabe ; et quand elle parle, sa voix est rauque comme l'appel des goélands. Mais d'habitude elle ne parle point.

Par tous les temps que Dieu fait elle est accroupie sur un escabeau de bois devant sa mesure.

Les lèvres se remuent à peine dans une oraison qu'on n'entend pas ; elle a les mains croisées devant elle, et elle attend gravement que les passants jettent une aumône sur ses genoux, ne sollicitant point leur charité quand ils continuent leur chemin sans tirer leur bourse, ne daignant pas leur dire merci quand ils s'arrêtent et fouillent dans leur gousset.

Car les choses de la vie ne la touchent point. Vit-elle seulement ? Les jours succèdent aux nuits, le soleil vient après la pluie, le calme naît après la tempête. Tout cela ne lui importe point, tout cela n'arrive pas à émouvoir sa pensée. Car depuis des années son âme est semblable à ces jours sombres de brume sur mer où il semble que plus rien n'existe. A peine, de loin en loin, quelques secondes, un rayon de soleil perce, un coin de ciel apparaît, on entend déferler une vague plus sonore ou croasser une mouette, puis la brume se refait plus épaisse, une sorte de nuit molle et humide, presque palpable, se répand et l'on est bercé lentement par le ronronnement mélancolique et sourd de la mer.

* * *

C'est ainsi que quelquefois, aux matins étincelants où le ciel s'embrace d'un soleil plus chaud, tout à coup le voile se déchire, et brusquement les yeux étonnés de la vieille entrevoient dans un lointain quelques heures joyeuses qu'elle a vécues.

Elle voit la maison grouillante d'enfants où elle jouait avec ses sœurs, elle se souvient du jour candide de sa première communion, du bal où Jean-Louis lui donna son premier baiser, de l'heure où ils s'agenouillèrent ensemble à l'église et se jurèrent un amour éternel.

Et de ce spectacle une sorte de joie illumine ses yeux ; ses lèvres se plissent, et sa bouche sans dent rit toute grande ; ou bien un drôle de petit hoquet secoue sa poitrine et les enfants étonnés s'arrêtent devant elle et la contemplant. Sa voix usée répète en chevrotant quelques lambeaux de la vieille chanson que chantait la jeunesse du village au soir de leur nocé :

Hé ! dites donc, mariée,
N'allez point nous oublier !
Hé ! dites donc, le grand gas,
Faut penser à nous là-bas...

Mais un nuage passe. Le soleil s'enfuit. La lumière est éteinte. Les lèvres de la vieille se taisent et son regard se perd dans les brumes, tandis que la bouche ouverte rit encore, mais ne sait plus.

* * *

Quelquefois, par les grands vents de suroît, les passants frémissent tout à coup en entendant une plainte sacca-

dée. Ils hâtent le pas, anxieux du mauvais sort, car ils savent que c'est la vieille qui pleure.

Elle ne pleure pas avec des larmes — elle n'en a plus — elle pleure avec des cris d'oiseau de mer blessé ; elle pleure avec son corps qui tremble, avec ses mains noires dont elle menace le vent ennemi.

Elle l'a reconnu du fond de son rêve, le vent terrible qui a sonné tous ses jours de deuil, abattu toutes ses espérances, terrassé toutes les joies de sa vie.

C'est par une tempête de suroît que, toute petite enfant, une nuit, quand elle s'est éveillée, elle a tout à coup aperçu par terre, entouré de femmes vêtues noires qui pleuraient, blafard à la lueur d'une chandelle, limoneux, boursoufflé, verdâtre, reconnaissable pourtant, le corps de son père parti la veille en l'embrassant.

C'est par une tempête de suroît qu'aggrichée à la falaise pour ne pas être arrachée par l'ouragan, elle vit de ses propres yeux la barque de Jean-Louis, son homme, lutter pendant deux heures contre les vagues monstrueuses, se ca'rrer contre le choc, leur tenir tête de toute la force de ses hommes, de toute l'énergie de ses flancs de bois, et enfin, malgré tout, poussée à la côte, s'écraser d'un seul coup sous une montagne verte et blanche : après quoi on n'a plus rien vu que, une demi-seconde, une main qui s'agitait et qui tout de suite a disparu...

Et c'est ce vent-là aussi qui hurlait, le matin où sur le port elle a aperçu un grand rassemblement et où fendant la foule elle a reconnu par terre le corps sanglant du mousse son petit dernier, enlevé du mât comme une plume, précipité sur le pont en bouillie rouge...

A la voix sinistre de l'ennemi, tout cela se lève tumultueusement et la vieille se réveille pour maudire... Mais quand elle a crié sa colère, peu à peu, la nuit redescend, elle oublie et elle se tait.

* * *

Dans les longs jours de pluie, la vieille ne quitte point sa place accoutumée. Maintenant, c'est fini, la nature ne peut plus la faire souffrir ; elle est cuirassée contre sa haine ; elle ne sent plus. Mais dans ces jours aussi, quelquefois, sous la couverture usée qui l'enveloppe, elle se souvient et un instant ses yeux repassent toute la longue suite des jours qu'elle a vécus.

C'est comme une longue, longue route grise, pavée de pierres dures où elle s'est traînée en gémissant ; d'un bout à l'autre, la pluie est tombée lourde et froide ; et peu à peu elle l'a transpercée, imprégnée, inondée. noyée de sa tristesse humide ; avec elle chaque jour sont descendus la misère, la faim, l'angoisse, la maladie, les deuils, la solitude, la faiblesse, la fatigue surhumaine, la lassitude de lutter. Oh ! quelles ombres noires sur cette route, quelle fange, quelle désolation, que de souffrances ! Se peut-il qu'après tout cela elle ne soit point morte ? Une pitié étreint le cœur de la vieille de tout ce qu'elle a peiné. N'est-ce point trop ? Mais de nouveau la nuit se fait ; elle a oublié et elle tend la main.

Tout le jour elle tend la main. Jamais elle n'a pensé cette chose compliquée, qu'il est humiliant de mendier. C'est qu'elle sent vaguement que jamais, quoi qu'on lui donne, on ne lui rendra un peu de tout ce qu'elle a perdu. Elle mendie avec majesté comme Homère, sachant que rien ne peut payer le poème de sa douleur. Quand elle a mendié le jour, elle dort écrasée la nuit. Quelquefois, quand elle y pense, elle mange le pain qu'on a mis à la place de ses sous et elle boit de l'eau. Quand il n'y a rien, elle jeûne. Elle ne souffre pas.

Un jour peut-être on oubliera de lui donner, ou bien elle-même ne saura plus comment on fait pour manger. Alors elle mourra et son corps gris qui est déjà semblable aux choses inanimées plus qu'à un être vivant redeviendra la poussière.

Et ce sera la nuit égale et éternelle où tout repose.

ANDRÉ LICHTENBERGER.

SI...

Un télégraphiste sans emploi disait : " Si au lieu d'inventer le télégraphe sans fils, on eut fait le télégraphe sans filles, je travaillerais sans doute."

AU THÉÂTRE

Un spectateur. — C'est bizarre ! plus la pièce est un four plus la salle est froide.

UNE PENSÉE

— La vie est comme l'Océan ; il n'y a que les caractères bien lestés qui peuvent la traverser en ligne droite.

UNE FAMEUSE PIPE — (Suite)



Madame Ronchon. — Dieu ! un malfaiteur...
Monsieur Ronchon. — Bouge pas ! Je vais l'épater !